



Christian Hidaka et Raphaël Zarka, *La Famille Schoenflies*

De grandes fresques *a tempera* couvrent les murs. Sur la dalle de béton reposent sept polyèdres de bois clair – sept rythmiques de plans et d'angles alternés, sept manières de structurer l'espace. La scène est à Montreuil, aux Instants Chavirés, où Christian Hidaka et Raphaël Zarka présentent *La Famille Schoenflies*, exposition commune nommée d'après le mathématicien allemand Arthur Moritz Schoenflies. En 1891, Schoenflies publia *Kristallsysteme und Kristallstructur*, un ouvrage où il répertoriait les différentes structures cristallines et leurs agencements et constituait une sorte de mathématique de la nature : les cristaux permettant de réduire ses caprices et sa diversité à un nombre restreint de structures géométriques essentielles. En cela les cristaux de Schoenflies sont comme les avatars modernes et scientifiques des corps simples de la philosophie antique exposés par Platon dans le *Timée* : les quatre polyèdres réguliers (tétraèdre, octaèdre, hexaèdre et icosaèdre) correspondraient aux quatre éléments du cosmos (le feu, l'air, la terre et l'eau), la diversité du dernier étant ainsi réductible à la régularité géométrique des premiers.

L'histoire de ces corps géométriques — qu'ils soient polyèdres ou cristaux — s'écrivit dans le champs des sciences et de la pensée, mais se poursuit dans les arts : c'est Leonard de Vinci illustrant l'ouvrage du mathématicien Luca Pacioli, c'est le maniériste Wenzel Jamnitzer gravant les planches d'un traité consacré aux variations des corps platoniciens, mais c'est encore Giorgio Morandi ou Robert Smithson développant, au milieu des années 1960, le concept d'abstraction cristalline. Aux Instants chavirés, Hidaka et Zarka poursuivent cette histoire.

Zarka, expert ès polyèdres (son génial atlas du rhombicuboctaèdre en témoigne), se concentre uniquement sur les travaux de Schoenflies pour constituer une famille de sept cristaux en merisier. Dans ses cinq fresques, Hidaka joue en revanche sur l'histoire longue des polyèdres : dans une série de niches peintes en trompe l'œil, il installe des motifs empruntés à Léonard de Vinci, à Wenzel Jamnitzer, à Giorgio Morandi... Ces temps différents auxquels Hidaka emprunte, il ne les aligne pas en un récit chronologique : fidèle à son sujet, il travaille par cristallisation de ces temps distincts. Ainsi, quatre des fresques — motifs géométriques répétés percés de niches — semblent produites par friction d'un *wall drawing* coloré de Sol LeWitt et du studiolo de Federico da Montefeltre. Quant à la cinquième, elle étend l'image d'un long mur blanc par-delà lequel pointent des cimes d'arbres sombres. Cette fois, on pense aux scènes qui, des cités idéales de la Renaissance aux places de Giorgio de Chirico, accomplissent un rêve de géomètre en construisant des mondes vidés de toute présence humaine. Pourtant, sur une des fresques de Christian Hidaka, apparaît un visage : installé dans le coin d'une niche peinte sur une scansion de triangles jaunes et blancs, une petite photographie d'Arthur Schoenflies. Depuis son trompe-l'œil, il veille sur les cristaux de bois, que Raphaël Zarka a choisi de nommer d'après les membres de sa famille. Plutôt que de circuler entre des tétraèdres et des icosaèdres, le visiteur rencontre *Anna*, *Elizabeth* ou *Lotte*. Cette petite scène de famille révèle un paradoxe : là où les réductions *more geometrico* produisent d'ordinaire des mondes implacables, l'exposition de Raphaël Zarka et Christian Hidaka est d'une grande douceur. Ouverte sur l'extérieur, l'ancienne brasserie laisse entrer la lumière du jour, la rumeur de la rue et parfois même un souffle d'air. Une respiration traverse les géométries peintes et sculptées. Écrasées par la lumière électrique d'un musée à huis-clos, elles se seraient sans doute repliées dans une inhumanité et une froideur faciles. Ici, elles vivent.

Nina Leger